

Lettre de Jean Amrouche à Jean Paulhan, 1951-05-07

Auteur : Amrouche, Jean (1906-1962)

Voir la transcription de cet item

Transcription

En passant la souris sur une vignette, le titre de l'image apparaît.

3 Fichier(s)

Citer cette page

Amrouche, Jean (1906-1962), Lettre de Jean Amrouche à Jean Paulhan, 1951-05-07, 1951-05-07.

Société des Lecteurs de Jean Paulhan, IMEC, Université Paris-Sorbonne, LABEX OBVIL ; projet EMAN (Thalim, ENS-CNRS-Sorbonne nouvelle).

Site *HyperPaulhan*

Consulté le 17/01/2026 sur la plate-forme EMAN :

<https://eman-archives.org/Paulhan/items/show/12966>

Copier

Information sur la lettre

Date 1951-05-07

Date sur la lettre 7 mai 1951

Destinataire Paulhan, Jean (1884-1968)

Langue Français

Description & Analyse

Sources IMEC, fonds PLH, boîte 90, dossier 096833 - 7 mai 1951

Informations sur l'édition numérique

Mentions légales

- Fiche : Société des Lecteurs de Jean Paulhan ; projet EMAN (Thalim, CNRS-ENS-Sorbonne nouvelle). Licence Creative Commons Attribution - Partage à l'Identique 3.0 (CC BY-SA 3.0 FR)

- Lettre : Ayants-droit de Jean Paulhan

Éditeur Société des Lecteurs de Jean Paulhan, IMEC, Université Paris-Sorbonne,
LABEX OBVIL ; projet EMAN (Thalim, ENS-CNRS-Sorbonne nouvelle)
Notice créée par [Équipe HyperPaulhan](#) Notice créée le 09/04/2021 Dernière
modification le 28/11/2025

Lundi 7 mai - [1951]

(1)

Cher Jean Paulhan,

"vous ne tenez pas vos promesses," cette remarque - ce reproche - m'atteint au vif. Je rumine là. depuis vendredi, parce que votre observation va très loin, qui exprime un jugement cruel, mais juste. Comment faire comprendre qu'il me soit plus difficile qu'à beaucoup d'autres de tenir mes promesses? Le passage du projet externe, où l'imagination se prend à flamber, à l'acte, quand la contrainte n'exerce pas, et l'intérieur, une pression capable de vaincre l'orgueil, la vanité, la paresse et le scrupule, est une épreuve fortifiante. Entre ce qui pourrait et devrait être, et ce qui est, tant d'obstacles sont tout à coup dressés!

Permettez-moi d'en dire un mot -

D'abord ceci, que je me sens misérablement seul, sans conseil ni ami sûr et confiant qui me fournisse des points de repères. Il faudrait en finir une bonne fois avec le doute paralysant, avec le sentiment du piteux à faux, l'inadaptation etc. Mais comment y parvenir, quand le langage même qui devrait en triompher me paraît de jour en jour plus étranger. Ceci ensuite, que j'ai commis tant de bévues tant le faux-pas, depuis que je vis à

Paris; qu'on a porté sur moi tant de juge-¹²
ments perforants; que je n'ai eu d'autre
ressort, après avoir perdu tous mes amis,
qui se vivent retirés, exclu d'une communauté
qui ne pouvait sans doute pas m'accueillir.
Mettant que je suis trop sensible à mon pro-
pre drame, ~~que~~ que je me sois mépris et me
méprenne encore sur le comportement de tel
ou tel à mon égard. Cela ne va pas jusqu'à
la manie de la persécution, encore que l'état
où je suis y ressemble fort. Bref, je suis
comme un bouillon affolé qui donne de la tête
contre des vitres - Entre le monde et moi, cette
glace sans tain que je ne parviendrai pas
à briser, et dont je vais pas m'accommoder.

Il y a toujours, dans les regards que
je vois posés sur moi, comme une inquiétude
et un soupçon. Le pire est qu'ils vont,
justifiés, au fond, parce que ma réalité
intérieure, mes valeurs, me semblent dif-
férent profondément de celles d'autrui. Il
y a cette part retirée, incommunicable, non
livrée encore, et qui me tient prisonnier.
Tout est dès lors spectacle et jeu entre acteurs
masqués. Mais dès que je suis convié
à monter sur la scène et à jouer ma part, je
n'y suis plus, ignorant les règles et
ne croyant pas au jeu. Il s'ensuit que je
joue faux, interprétant mal les répliques de
mes partenaires d'un moment; ma voix
fautive, ne peut tenir le ton et la me-
sure. Je le sens aussitôt, j'en souffre,

3) mais je sais qu'aucun réglage n'est possible -
où serait le salut ?

Dans une œuvre, sans doute. Mais voici le
plus pénible. J'ai choisi mes maîtres parmi
des si hautes prêtres, qu'il me faudrait être
un monde d'innocence ou de vanité. Ce que
je ne puis pas. L'intelligence qu'on me recon-
naît parfois, et que certaine habileté à parler
a bien profité sur le moment d'une informa-
tion ^{inclina les nôtres à sous-estimer} très commune, ne m'est d'aucun secours.
Au contraire.

J'en suis venu à un tel degré de
méfiance d'autrui et de moi que je n'ai plus
à qui parler, à qui confier mon bien-être -

Voici donc, cher Jean Paulhan, dans quel
climat moral j'étais en vain d'être un
texte sur Gide. J'ai pris des notes. Mais qu'une
voix semble s'ouvrir, je m'aperçois que c'est
un cul de sac. Mon expérience de l'écrivain
et de l'homme, que j'aime et révère, mais
ai toujours considéré d'un œil lucide, est,
j'en suis sûr très profonde. Mais comment
l'exprimer en quelques pages, en respectant
des règles auxquelles je dénie toute valeur ?
Je suis plus empêché que quiconque de parler
en l'occurrence.

Je le ferai pourtant, aussi bien
qu'il me sera possible, précisément parce que je
vous l'ai promis.

Affectueusement à vous
Jean Antouche